

de l'état sauvage", comme l'appel de Bonald, il faut bien admettre qu'au point de vue de l'hygiène, l'air des champs est préférable à celui des villes, surtout pendant l'été. En effet, lorsque viennent les grandes chaleurs, toutes les fermentations malsaines s'activent à la fois. C'est alors que nos rues exhalent ces odeurs fétides provenant du fonctionnement vicieux des égouts ou de la façon dont s'opèrent les vidanges. Elles incriminent la vigilance de la municipalité, car, dit Fonssagrives, une ville doit toujours atteindre l'inodorateité, et on peut lui appliquer, en le modifiant, ce mot de Plante : *Ecistor ! urbs bene olet quæ nihil olet*. Or il est bien peu de villes qui tendent à cet idéal, et le plus souvent, pendant les chaleurs de l'été, nous n'avons qu'à choisir entre la poussière qui nous aveugle et les vapeurs énervantes et nauséuses qui se dégagent du macadam.

Aussi, n'est-il pas étonnant, lorsqu'arrive le mois de juillet, de voir, chaque année, la population des villes émigrer vers la campagne. Cette coutume tend à se généraliser de plus en plus. Autrefois la villégiature était le privilège des grands seigneurs et des gens de fortune qui allaient passer l'été dans leurs terres. Aujourd'hui elle s'est imposée à toutes les classes aisées de la société. C'est une nécessité morale et physique à laquelle chacun sent le besoin d'obéir. Quand arrivent les grandes chaleurs, les citadins s'empressent de fuir l'atmosphère lourde, étouffante de leurs quartiers pour aller jouir de l'air de la campagne, de la vue des grands bois, des champs en culture. Puis, après s'être retrempés dans la vie libre pendant quelques semaines, ils rentreront à l'automne frais et dispos, souvent après avoir refait leur santé plus ou moins compromise.

Douce santé, de langueur ennemie,
De jeu, de ris, de tous plaisirs amis,
Gentil réveil de la force endormie,
Douce santé ! CL. MAROT.

*
* *

L'habitant des campagnes passe la plus grande partie de son existence en plein air. C'est sans aucun doute dans la facilité qu'il a d'y puiser largement la quantité d'oxygène qui lui est nécessaire, dans la possibilité où il se trouve de respirer à pleins poumons un air vivifiant, qu'il faut chercher en grande partie le secret de sa vigueur. On peut affirmer, sans aller trop loin, qu'un air pur,